

Désir, obéissance et territorialité

Danielle Fournier, *Poèmes perdus en Hongrie*, Montréal, VLB, coll. « Poésie », 2002, 160 p., 17,95 \$.

François Charron, *Obéissance par le chaos*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 102 p., 14,95 \$.

Pierre Nepveu, *Lignes aériennes*, Montréal, le Noroît, 2002, 116 p., 16,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 109, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2003). Compte rendu de [Désir, obéissance et territorialité / Danielle Fournier, *Poèmes perdus en Hongrie*, Montréal, VLB, coll. « Poésie », 2002, 160 p., 17,95 \$. / François Charron, *Obéissance par le chaos*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 102 p., 14,95 \$. / Pierre Nepveu, *Lignes aériennes*, Montréal, le Noroît, 2002, 116 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 38–39.

Désir, obéissance et territorialité

Entre le territoire amoureux et celui d'un certain « terroir » perdu, le pressentiment du risque.

P O É S I E | HUGUES CORRIVEAU

Avec ses *POÈMES PERDUS EN HONGRIE*, Danielle Fournier traduit les hésitations, les fluctuations amoureuses, toutes inquiétudes confondues pour parvenir à transcender le désordre de ne plus reconnaître ses repères.

HÉSITATION SENTIMENTALE

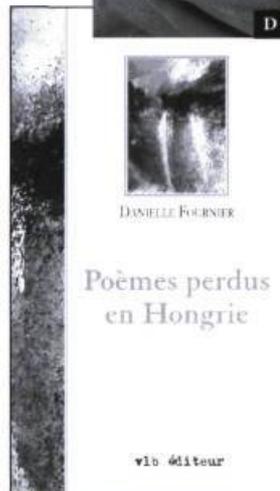
À tant savoir qu'on aime, parfois le trouble insidieux s'installe en soi, cette sorte de déséquilibre qui ne permet plus bien de connaître ses propres certitudes : « dis-moi qui je suis quand je te dis que je suis là » (p. 83), supplie la poète, comme si le seul fait d'exister dans la conscience de son propre savoir amoureux ne suffisait jamais à s'accorder avec la conscience partagée. Il y a chez Fournier ce travail d'enquête, ce dépaysement dans tous les sens du mot, comme si l'étranger, nommé ici la Hongrie, s'appelait aussi l'être aimé et soi-même. « Je dis ma peur, réfugiée dans ma bouche » (p. 30), confie-t-elle en une belle formule où ce qui se « réfugie » reste ambigu, ou l'on ne sait trop si c'est bel et bien la « peur » ou le « je » de l'auteure qui en la parole est convié au repos. Le sexe tient lieu alors de territoire privilégié : « Tous les désirs habitent mon sexe » (p. 31) ; « [...] je suis là. Au creux cruenté. » (p. 34) ; « Les blessures de guerre et les brûlures d'amour épuisent » (p. 97). Nous lisons mille autres manières de s'intégrer à la matière du corps, du pays visité, de ce curieux périple autour de la crainte et de la joie. Ce beau recueil très dense de Danielle Fournier convie le lecteur à partager cette éternelle dynamique des sentiments troubles dès lors que l'amour tient lieu d'espace, que le corps essaie de trouver les mots pour se dire :

C'est toi que je respire et que je bois : c'est toi qui montes en moi pour me grossir d'eau et de sang ; c'est toi qui examines la couture de mon corps déchiré et abimé de toutes parts. Et moi, je me rends à toi, à ton nom. Dire ton nom sans jamais reconnaître quel sexe te porte. Et dire ce sexe sans nom, sans autre nom et tout oser. (p. 114)

En pays de longue Histoire, Fournier essaie de se rapprocher la sienne, ses défaites, ses ruptures, ses plaisirs intimes. Moment de grande fragilité dont ce recueil témoigne éloquentement, moment essentiel « pour écrire / je suis une femme vivante / battue à mort / le lit en défaite » (p. 134). Malgré quelques éclats de joie que le corps seul sait traduire, ce livre-ci prend le risque ultime d'avouer la dépression extrême de la conscience vraie :



DANIELLE FOURNIER



[...] personne ne l'a remarqué. J'ai vécu des années derrière des masques. Toute ma vie, caché et retenu dans la gorge ce désir d'être prise. Cette vulnérabilité m'habite et, fragile, je ne trouve aucune place, aucun lieu, même au cœur de l'amour. Les sangs rongés, j'ai longtemps vécu l'épouvante et cru que seule la mort pouvait me délivrer. Tout ça pour rien : toute cette misère pour rien. Le froid m'a enseveli, assommée pendant des années. Où donc s'arrêtera le désespoir. » (p. 139)

Ce désespoir s'arrête devant les choses les plus simples, devant une évidence de beauté, car la poète sait qu'« hier encore / à Budapest / des enfants patinaient » (p. 134), ou quand elle comprend soudain « qu'il n'y a de facilité pour une femme que devant une autre femme » (p. 57). Non, ces poèmes ne sont pas « perdus », bien au contraire, puisque Danielle Fournier a su, de belle façon, traduire le

désarroi d'être. Il le fallait, et elle en a écrit.

POÉSIE « SENTENCIALE »

Ce néologisme me semble devoir rendre compte de ce que devient, de fois en fois, et de plus en plus, la poésie de François Charron. Vieux sage, vieux mage, il déclame les évidences de son monde intérieur avec un petit côté « vieux catho » qui a son charme : « Le croyant désappointé sort précipitamment de la page » (p. 28), peut-

FRANÇOIS CHARRON
OBÉISSANCE PAR LE CHAOS
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



FRANÇOIS CHARRON

être bien au moment où « [u]ne pénitente fixe avec ardeur le crucifix de plâtre » (p. 88). Cette poésie-là tient plus de la note, du fragmentaire, de l'accumulation, de quelque chose de fort déroutant. Ça se présente encore comme des poèmes conventionnels dont les pages ont dix ou vingt lignes. Mais voilà, on se demande pourquoi on change de page. C'est plutôt curieux, cette réaction ! On s'interroge sur le sens global

que l'auteur tient à proposer, page à page. Le luxe voudrait, me semble-t-il, qu'un éditeur prodigue accorde à chaque phrase sa propre page. Mais voilà, c'est autrement que les choses se présentent. Prenons au hasard la page 29, le titre en est « Le rideau du réel » :

*Des craintes futures qu'on n'avoue pas.
Tu dois imaginer ce murmure ignoré de toi-même.
Les prétentions du savoir montent et te lèchent,
la table est restée sans écrire.
Ô ma sœur anachronique !
Ô victime courant derrière le contrat perdu !
On brûle des étapes,
tous nos attributs s'enfoncent dans la pourriture noire.
Il faut oublier les recettes magiques,
les liens opiniâtres, la transcendance servile.
Soudain le messenger étrangement se tait.
Le rideau du réel, par quels moyens le soulever ?*

Mais cette évidence, toujours : c'est toujours beau ! C'est bien là que ça agace ! Les textes sont bien écrits, parfois les formules stupéfient, mais je ne peux empêcher que monte en moi cette récurrente impression de redite. Je ne vois pas bien ce que ce livre apporte au précédent. Je veux bien que le texte de présentation, en quatrième de couverture, nous serine que « François Charron poursuit une démarche qui se maintient à l'écart des orthodoxies actuelles », mais ce qui m'inquiète, c'est que le poète me semble plutôt poursuivre ses orthodoxies personnelles sans en renouveler les diktats. *Obéissance dans le chaos* pose la question directement : « Peut-être que les gens ne savent pas lire ? » (p. 85), et c'est bien la même question que moi-même je me pose en regard du travail de Charron depuis quelques années. Je reste admiratif, même un peu béat devant tant de constance monacale, mais me titille aussi un certain ennui ; avant même d'ouvrir un de ses nouveaux recueils, je me dis (oserai-je l'avouer ?) que je sais déjà comment fonctionne la chose. Hélas ! le ronron est là, qui guette, et quelque talent qu'on ait, si le ronron assourdit, c'est que « [l]es plus sceptiques d'entre nous s'allient / tantôt au bouddha, tantôt au tourbillon au fond de l'évier » (p. 85).

LUMIÈRE DE TARMAC

Avouons d'emblée que le projet de Pierre Nepveu a de quoi surprendre dès lors qu'on en connaît la nature, qu'on lit aussi la « Note documentaire » qui accompagne le recueil écrit à partir du dossier de Mirabelle, d'illustre mémoire. C'est qu'avant de lire les textes s'impose à nous cette idée saugrenue d'un vague « terroir » pas si lointain, terroir qu'on croyait à jamais sclérosé. Or, le poète nous dit d'emblée qu'il va nous



parler de terres agricoles, d'un grand déplacement, d'expropriation, de références à des études, bref... sommes-nous bien en territoire poétique ? Nous nous posons un peu naïvement la question. En douter serait sans compter sur l'immense talent de Pierre Nepveu qui, seul, pouvait sans doute se lancer dans une telle entreprise et en dévoiler le potentiel poétique, la fulgurance émotive aussi. Et mieux encore, trouver des mots neufs et une manière contemporaine de faire œuvre de mémoire ou de conscience, trouver cette dimension de la parole qui sache nous faire pénétrer dans la couleur de l'être,

dans la sensation des lieux, dans l'intimité territoriale de la vie. Le plus étonnant, c'est sans doute le ton quelque peu méditerranéen, on dirait presque provençal, de quelques textes :

[...] *Sur certains coteaux secs poussent délabrés les vinaigriers, les viornes et autres petits arbres. Là-bas une armée entière de pommiers descend de deux montagnes vers un grand lac sans profondeur. J'ai marché sur un sentier de ferme qui remontait jusque dans l'érablière. Croisé un homme sifflant, regard vide, mains dans les poches, plainte dans la voix.* (p. 27)

Seules les essences d'arbres, quelques détails varient, mais il n'y a pas à dire, on est dans l'odeur paysanne, et le blé est tout près de craquer, un Félix Leclerc pensant à ses *Carnets* y passerait sans surprise. Pierre Nepveu cherche à comprendre pourquoi et comment l'habitable se « déshabite », comment on peut tuer terres et humanité. Pour ce faire, il écrit un livre d'une structure sans faille, passant d'abord par le « Cahier de l'arpenteur, été 1969 », pour ensuite souligner les « Dérangements, 1971-1972 », réactualisant des « Notes de terrain, été 1997 », ouvrant le « Journal de la femme de ménage, été 1999 » et se rendant à « Belle-Rivière, 2000 », jusqu'au « Retour » final. Rien ici ne tient du hasard, le tour du pays « déshabité » est irrévocable et ne craint pas le lyrisme :

*À l'équinoxe je me risquai vers la banlieue vierge
et je vis luire près des piscines déjà froides
dans le mantra têtue des thermopompes,
le crâne soucieux des pères sans paroles,
et s'effriter dans un sanglot
la substance des familles.* (p. 15)

Si si, il y a là quelque nostalgie, il y a dans ces textes une revendication de l'être. Faudrait-il oser dire que Nepveu confronte l'ancien et le nouveau : « J'avais dit-il à voix basse, je foulais / le sol métallique de l'érablière / et soudain, au détour d'un sentier / je vis l'aérogare, miroir céleste ». (p. 18) Le poète visite et traverse ces lieux de métamorphoses et, disons-le, témoigne :

*Un avion muet passe, aussi petit qu'une étoile, je vois sa ligne crayeuse,
enfantine, rayer le ciel. Là-haut des étrangers voyagent. Un jour, amis, leurs
hordes débarqueront parmi vous. Je reste seul à marcher vers un motel qui
m'attend pour la nuit, moi le voyageur inconnu prêt à poser sa tristesse sur le
seuil d'une porte, en rêvant au calme sec des granges pleines de foin et de
mouches.* (p. 25)

L'audace de ce livre est tout entière dans cette vérité du chagrin, dans cette révolte implicite devant la bêtise humaine. Le travail du poète est de parcourir les bouleversements successifs subis par un paysage agricole devenu le centre exacerbé de la modernité aéroporaire puis, de façon catastrophique,

de nouveau désaffecté, ironiquement vidé de sa substance. Des arbres aux poutres d'acier, rien n'a résisté. La vacuité a ravagé et les lieux et les âmes. Le désespoir si aigu de la « femme de ménage » en témoigne. Il faudrait citer des textes complets sur la désolation humaine qui se dégage d'elle dont le métier a perdu tout sens, égarée qu'elle est dans la solitude inouïe du lieu. Même revenus sur leur terre, les êtres vivants gardent encore en leur âme la peur infaillible de voir de nouveau s'anéantir le passé et l'avenir en un seul ensevelissement. Les *Lignes aériennes* de Pierre Nepveu traversent des territoires de deuil et de résurrection, mais traduisent aussi la fragilité intrinsèque du devenir humain.

